

Communication au Colloque *Figuras da racionalidade. Neokantismo e Fenomenologia*, Université d'Évora (Portugal), 19 janvier 2007

RATIONALITE DE LA FORME ET IRRATIONALITE DU CONTENU DANS L'ECOLE DE BADE

« *Rationalität. Ausgehen von Form und Inhalt* »
(H. Rickert)¹

Comme on sait, l'entreprise critique de Kant visant à *fonder* la connaissance va de pair avec l'ambition de fonder le discours philosophique lui-même ou, pour parler comme Husserl, de l'élever au rang de « science rigoureuse ». Le fait que Husserl ait choisi cette expression dans un article rédigé pour le premier numéro de la revue néokantienne *Logos* (1910-11), auquel Heinrich Rickert l'avait invité à collaborer², n'est certainement pas anodin. En dépit de divergences manifestes – et, en l'occurrence, même si Rickert ne partage pas exactement la critique husserlienne d'une philosophie des « visions-du-monde » exprimée dans *Logos*³ –, les programmes philosophiques de Husserl et de Rickert sont tous deux guidés par un idéal de scientificité et de rationalité qui peut sembler au bout du compte assez comparable. Mais on peut en dire autant des programmes de Husserl et de Cohen⁴. Cela ne signifie pas, naturellement, que tous ces auteurs disposent d'un *concept* de scientificité ou de rationalité identique. Au contraire, on serait certainement fondé à distinguer différentes théories de la rationalité et, par répercussion, différentes variétés de fondation rationnelle de la connaissance. Dans cette perspective, je m'intéresserai ici à ce qui fait la spécificité de la théorie de la rationalité dans l'école néokantienne de Bade, en particulier chez Jonas Cohn, Heinrich Rickert et Emil Lask. Ma thèse est que cette spécificité réside prioritairement dans la distinction entre « forme » (*Form*) et « contenu » (*Inhalt*). Comme je tâcherai de le montrer, cette distinction est déterminante pour les deux versants de la théorie de la validité : la théorie de la connaissance et la théorie de l'objet, mais aussi pour ce que Rickert appelle la « théorie de l'état » (*Zustandslehre*), qui est l'équivalent néokantien d'une science du donné immédiat.

¹ H. Rickert, note inédite tirée d'un ensemble de *Löse Blättern* conservés dans le *Nachlaß* de Heinrich Rickert, Universitätsbibliothek Heidelberg, Signatur : Heid. Hs. 2740/Nachtrag 1984.1.

² Voir la lettre de Husserl du 25 janvier 1910, dans E. Husserl, *Briefwechsel V. Die Neukantianer* (= *Husserliana Dokumente III*), Dordrecht, Kluwer, 1994, p. 169.

³ Cf. la lettre de Rickert du 28 juin 1911, dans *ibid.*, pp. 170-171.

⁴ Voir la contribution de Denis Seron dans ce volume.

1. *Remarques préliminaires : théorie de la connaissance, théorie de l'objet, théorie de l'état*

Bien qu'elle soit inspirée de Kant, l'insistance sur la dualité forme-contenu a été perçue très tôt, dans les milieux néokantiens, comme l'un des traits les plus caractéristiques de la logique badoise⁵. Par contraste avec la logique de Lotze, mais aussi avec les logiques husserlienne et marbourgeoise, la logique badoise semble en effet inséparable de la distinction entre forme et contenu. Bien sûr, tous les partisans d'une « logique pure » ont en commun un certain antipsychologisme logique : tous reconnaissent par principe l'irréductibilité de configurations logiques aux actes psychiques du sujet empirique⁶. Mais des divergences apparaissent aussitôt que l'on se tourne vers la conception positive du *logos*. Arthur Liebert, dans l'ouvrage qu'il a consacré en 1914 au problème de la validité, classe les représentants d'une « logique pure » en trois groupes : le premier comprend les fondateurs modernes de la logique pure, à savoir Bolzano, Lotze et Husserl ; le deuxième rassemble les « partisans du rationalisme de la “forme” et de l'irrationalisme du “contenu” », à savoir Rickert et Lask ; le troisième réunit les « logicistes purs », parmi lesquels Liebert compte Bauch, Cohen et Riehl⁷.

Quelque schématique qu'elle puisse être, cette division présente au moins un avantage : celui de mettre en évidence une importante divergence entre la conception lotzienne et la conception badoise de la logique, qui sont habituellement associées plus que distinguées. Il est vrai que le concept central de la logique badoise, le concept de « validité », a été fixé de façon décisive dans la grande *Logik* de Lotze (1874). Comme on sait, la validité désigne chez Lotze le « mode d'effectivité » des propositions vraies, par opposition à l'être des choses, à

⁵ La théorie du couple *Form-Inhalt* est déjà accentuée dans l'ouvrage de Cohn, *Voraussetzungen und Ziele des Erkennens* (1908), mais c'est surtout avec le traité de Lask sur la théorie des catégories (*Die Logik der Philosophie und die Kategorienlehre*, 1910) qu'elle a reçu une signification centrale dans la philosophie théorique badoise. Lask est, sur ce point, la figure de référence : c'est en grande partie suite à la lecture de Lask que Rickert a développé l'étude des rapports forme-contenu dans son article de 1911, *Das Eine, die Einheit und die Eins*, et a introduit une section intitulée *Form und Inhalt* dans la troisième édition de *Der Gegenstand der Erkenntnis* (Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1915³, pp. 142-150) ; c'est aussi sous l'influence de Lask, manifestement, que Windelband a analysé les rapports entre forme et contenu dans ses *Prinzipien der Logik* (1913).

⁶ Cet antipsychologisme admet toutefois plusieurs « variantes ». Une étude plus précise montrerait sans doute que l'antipsychologisme logique de l'école de Bade n'est pas l'antipsychologisme marbourgeois, ne serait-ce que parce que la distinction des deux « voies » de la théorie de la connaissance, de la « logique subjective » et de la « logique objective », n'est pas partagée par Natorp (voir surtout P. Natorp, « Bruno Bauchs “Immanuel Kant” und die Fortbildung des Systems des Kritischen Idealismus », dans *Kant-Studien* 22 (1918), p. 436). C'est pourquoi Bruno Bauch a cru devoir dénoncer, chez Natorp, un « faible reste de psychologisme ». Cf. B. Bauch, *Immanuel Kant*, Berlin-Leipzig, De Gruyter, 1917¹ = 1923³, p. 200 n. ; *Selbstdarstellung*, Leipzig, Meiner, 1929, p. 29.

⁷A. Liebert, *Das Problem der Geltung*, Berlin, Reuther & Reichard, 1914, pp. 200-256.

l'advenir des représentations et au « consister » des relations⁸. On peut certainement affirmer que le concept lotzien de validité a ainsi été amené à jouer, dans l'école de Bade, un rôle semblable au concept bolzanien de « proposition en soi », dans la mesure où il a servi de base à une variété particulière d'objectivisme logique ou sémantique. Le sens – et, plus exactement, le sens propositionnel – n'apparaît pas et ne disparaît pas avec le sujet pensant ; c'est quelque chose d'objectif, qui n'« est » pas à la manière des choses spatio-temporelles, mais qui « vaut ». Cependant, on connaît les réserves néokantiennes – qui ont surtout été exprimées par Lask – à l'égard de la conception lotzienne. L'erreur de Lotze serait précisément de ne pas avoir explicité suffisamment le caractère formel de ce qui vaut⁹. Selon l'analyse lotzienne, à la couleur bleue donnée dans la perception sensible correspondrait, dans le « monde des Idées », le concept du « bleu », qui possède une signification intemporelle. La représentation du bleu peut bien s'estomper progressivement dans ma conscience, le « contenu » de la représentation – *ce qui est représenté* – ne varie pas. « Bleu » signifie toujours « bleu ». Cette analyse, remarque Lask, induit l'idée que le sensible « signifierait » par lui-même quelque chose, comme s'il portait en quelque sorte avec lui son « reflet » dans le domaine intemporel des significations. Or, ce dualisme propre à ce que l'on appelle traditionnellement la « théorie platonicienne des deux mondes » n'est, selon Lask, pas tenable. D'une certaine manière, c'est encore concevoir la signification « bleu » sur le modèle habituel de l'étant sensible que de la comprendre comme une « unité idéale » qui subsisterait par elle-même dans un « monde des Idées ». Pour entrer dans le domaine logique du sens, il faut au contraire que le bleu sensible soit placé à titre de contenu ou de « matériau » sous une forme valante. Dans la terminologie de Lask, la « théorie des deux mondes » ou des deux « sphères » doit ainsi céder la place à une « théorie des deux éléments » ou des deux « composantes » : forme + matériau (ou, comme dit Rickert, forme + contenu)¹⁰. Or, cette théorie des deux éléments, que Lask décrit comme une transformation du dualisme platonicien, entraîne une certaine conception de la rationalité, basée sur les équivalences suivantes : seule la forme « vaut » (le contenu comme tel est non valant) = seule la forme a un caractère axiologique (le contenu comme tel est neutre) = seule la forme est rationnelle (le contenu comme tel est irrationnel).

⁸ R. H. Lotze, *Logik. Drittes Buch. Vom Erkennen (Methodologie)*, G. Gabriel (éd.), Hamburg, Meiner, 1989, § 316, p. 511. Pour une brève introduction à ce texte, cf. A. Dewalque, trad. fr. de H. Lotze, « Le monde des Idées », dans *Philosophie* 91 (2006), pp. 3-8.

⁹ E. Lask, *Die Logik der Philosophie und die Kategorienlehre* (désormais LPK), dans *Gesammelte Schriften (GS)*, Bd. II, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1923, p. 36 et p. 270 (trad. fr. J.-F. Courtine et alii, *La Logique de la philosophie et la doctrine des catégories*, Paris, Vrin, 2002).

¹⁰ Voir *ibid.*, pp. 45 et 57 (trad. fr., pp. 70 et 80).

Ces équivalences devront se préciser par la suite. Dans l'immédiat, il apparaît déjà que la division proposée par Liebert – que je ne commenterai pas davantage – met en avant l'aspect décisif de la théorie badoise de la rationalité. La note inédite reproduite ici en exergue montre que Rickert lui-même préconisait, pour poser le problème de la rationalité, de « partir de la forme et du contenu ». C'est une distinction sur laquelle se fonde toute la logique badoise. Or, comme la logique, pour le néokantisme de Bade, joue un rôle déterminant à la fois dans la théorie de la connaissance et dans la théorie de l'objet – connaissance et objet n'étant rien d'autre que les deux versants inséparables d'un seul et même phénomène : la saisie ou l'enveloppement d'un contenu dans une forme logique –, la structure forme-contenu est appelée à constituer la base de la théorie de la connaissance comme de la théorie de l'objet. D'une part, les concepts de forme et de contenu désignent deux « moments fonctionnels » à l'intérieur de la connaissance : l'un – la forme – est le moment rationnel, et l'autre – le contenu – le moment irrationnel. Par suite, toute connaissance est la saisie d'un contenu par soi irrationnel sous une ou plusieurs formes rationnelles, si bien que la connaissance repose originairement, si l'on veut, sur la *rationalisation* – toujours partielle – d'un matériau irrationnel. D'autre part, la constitution de l'objet, pour les néokantiens, étant essentiellement une constitution *logique*, la structure forme-contenu devient du même coup, chez Rickert, le « modèle » de l'« objet en général » ou de l'« objet quelconque » (*Gegenstand überhaupt*) : tout objet est composé d'un contenu alogique qui se tient « sous » une forme logique¹¹. La théorie de l'objet se définit ainsi comme une « logique des objets » qui « a affaire à l'objectivité ou à la forme des objets »¹². Du coup, le problème de la rationalité se déploie aussi bien sur le versant gnoséologique que sur le versant « ontologique » (il faudrait dire : *gegenstandstheoretisch*, relatif à la théorie de l'objet). Il se concentre dans l'articulation de ces deux moments, forme + contenu.

Ces quelques observations générales suffisent à tracer le cadre de la théorie badoise de la rationalité. Cela étant dit, il faut mentionner d'emblée un autre point important qui est appelé à recevoir une signification toute particulière dans le débat avec la phénoménologie : l'existence de contenus *non sensibles*. L'un des traits les plus caractéristiques du néokantisme

¹¹ Voir H. Rickert, « Das Eine, die Einheit und die Eins. Bemerkungen zur Logik des Zahlbegriffs » (*EEE*), dans *Logos* 2 (1911/12), pp. 26-78 ; version revue et augmentée, en édition séparée, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1924².

¹² H. Rickert, *EEE*, 1924², p. 76. L'idée d'une « logique de l'objet » s'explique par le refus d'admettre un objet « métalogue », situé en dehors de la sphère du *logos*, ce qui reviendrait à réintroduire une « chose en soi » au sens de Kant (à ma connaissance, l'expression *metalogisch* vient de Lask, qui l'a notamment employée en 1910 dans son interprétation de la « révolution copernicienne » de Kant, cf. *LPK*, *GS* II, pp. 28 sq. ; elle a été reprise par Rickert dans les éditions ultérieures de *Der Gegenstand der Erkenntnis*).

de Bade, en effet, réside certainement dans le refus de superposer l'irrationnel (l'ensemble des contenus) au sensible : le donné immédiat, brut, encore vierge de toute « mise en forme » rationnelle, ne se limite pas à du donné sensible, mais comprend également du donné non-sensible. Lask et Rickert admettent ainsi des contenus non sensibles qui ne présentent pas moins, en tant que contenus, un caractère irrationnel. C'est sans doute là une thèse particulièrement originale et peut-être même avant-gardiste de la conception badoise (il s'agit bien, comme on dirait aujourd'hui, d'admettre des « contenus conceptuels » ou des « contenus non perceptifs » au sein même de l'expérience la plus immédiate)¹³. En tout cas, c'est une thèse qui a déterminé tout un pan du débat entre Rickert et Husserl, à savoir tout ce qui concerne l'idée d'une « science du donné », d'une « science de l'expérience » ou d'une « science du vécu ».

Bien sûr, la possibilité même d'une telle science est problématique. La connaissance scientifique étant par principe, pour Rickert, la saisie d'un contenu sous une ou plusieurs forme(s) rationnelle(s), une science de l'immédiateté au sens d'une science des contenus « purs » semble reposer sur une contradiction et, par conséquent, être frappée d'impossibilité. Forme et contenu ne peuvent être isolés l'un de l'autre que par abstraction¹⁴ ; ce sont, rigoureusement parlant, des « aspects » ou des « moments » (*Momente*) de la connaissance et de l'objet, c'est-à-dire des composantes *dépendantes*, qui ne peuvent pas exister l'une sans l'autre¹⁵. Comme je le montrerai, Rickert a toutefois affronté la difficulté et a soutenu – en partie contre le « subjectivisme » de Husserl dans les *Ideen I* – que certains contenus possédaient intrinsèquement un caractère non sensible, sans qu'il faille postuler pour cela l'intervention d'un sujet armé de formes destinées à façonner après-coup une *hylè* brute – position que Rickert a critiquée sous le titre de « sensualisme hylétique », et à laquelle il a tenté de substituer un « dualisme hylétique », c'est-à-dire une position qui reconnaît précisément le double caractère, sensible et non sensible, de la *hylè*. Ainsi, bien que la théorie

¹³ L'imposant débat qui est apparu, dans le sillage de l'ouvrage de John McDowell, *Mind and World* (aujourd'hui disponible en traduction française : *L'esprit et le monde*, trad. fr. Ch. Alsaleh, Paris, Vrin, 2007), sur la présence de « contenus conceptuels » (*conceptual contents*) dans l'expérience perceptive, me semble largement préfiguré par la théorie rickertienne du *Zustand*, dont je donnerai plus loin un aperçu (voir *infra*, section 3). Le rapprochement possible entre la théorie de McDowell – qui s'inspire aussi d'une certaine lecture de Kant – et la théorie de Rickert ne pourra toutefois pas être examiné ici.

¹⁴ Cf. exemplairement W. Windelband, *Die Prinzipien der Logik*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1913, p. 15 : *Nur das abstrahierende Denken kann Form und Inhalt von einander sondern.*

¹⁵ Ni la forme ni le contenu ne peuvent être élevés au rang d'« objets ». Plus exactement, ils ne peuvent devenir des « objets » pour la pensée abstraite qu'à la condition d'être eux-mêmes composés d'une forme et d'un contenu, ce que l'on entend par « forme » devenant le contenu de la forme « formalité », et ce que l'on entend par « contenu » devenant le contenu de la forme « contentualité » (*Inhaltlichkeit*). C'est pourquoi Rickert parle plutôt de « moments de l'objet » (*Momente am Gegenstand*) ou de « pré-objets » (*Vor-Gegenstände*). Cf. H. Rickert, *EEE*, 1924², p. 15.

de l'objet soit une « logique » tournée vers les *formes* constitutives de l'objet, Rickert envisage la possibilité d'étudier les contenus (qui, dans la structure de l'objet, *spécifient* la composante formelle)¹⁶ *pour eux-mêmes*, indépendamment des formes qui élèvent ces contenus au rang d'objet. Il en résulte la nécessité d'admettre, en plus d'une théorie des formes qui se déploie sur les deux versants, « gnoséologique » (*erkenntnistheoretisch*) et « ontologique » (*gegenstandstheoretisch*), une théorie *des contenus* ou, comme dira Rickert, une théorie des « états pré-objectifs » (*vorgegenständlichen Zustände*), c'est-à-dire une théorie des contenus déterminés par un *minimum* de forme, à savoir par la forme du *pensable* en général, puisqu'il est contradictoire de vouloir faire une théorie de ce qui est impensable¹⁷. Quoiqu'il en soit, que l'on parle d'une théorie des formes ou d'une théorie des contenus, on a toujours en vue un isolement artificiel de moments dépendants, qui se trouvent *de facto* inclus dans un tout plus vaste (la connaissance, l'objet) et qui sont seulement séparables *de jure*.

La distinction forme-contenu, qui constitue la clé de la conception badoise de la rationalité, joue donc un rôle décisif à trois niveaux qui, bien qu'entremêlés, doivent être séparés par principe : le niveau de la théorie de la *connaissance* (comme détermination d'un contenu par une forme), le niveau corrélatif de la théorie de l'*objet* (comme imbrication d'une forme et d'un contenu), et le niveau de la théorie de l'*état* (comme contenu pourvu d'un minimum de forme). L'un des enjeux de ce dernier niveau n'étant autre que la possibilité d'une science du « donné » immédiat, on comprend que ce soit là qu'ait trouvé à se développer un pan essentiel – et, en fait, encore très mal connu – du débat entre néokantisme et phénoménologie. C'est pourquoi je lui accorderai une attention particulière. Toutefois, avant d'examiner de plus près les répercussions de la théorie badoise de la rationalité pour une science de l'expérience immédiate, je commencerai par passer en revue les différentes variantes de la distinction forme-contenu au sein même de l'école de Bade, en faisant ressortir les divergences internes qui séparent – sur ce point précis – les théories de la connaissance (et du même coup, si l'on veut, les théories de l'objet) de Cohn, Rickert et Lask. Ensuite seulement, je tâcherai de montrer dans quelle mesure et en quel sens on peut diviser le donné immédiat, avec Rickert,

¹⁶ C'est dans le remplissement de la forme par un contenu que se constituent les significations objectives déterminées. Dans les termes de Lask, la signification des formes leur est prescrite par leur « matériau ». De même, Rickert considère que, en fonction du contenu, la forme théorique homogène se divise en formes possédant une teneur de signification différente ; ce sont ces formes qui constituent le domaine thématique de la « logique de l'objet », cf. H. Rickert, *EEE*, 1924², p. 76 : « Il y a une quantité de formes différentes, et ce sont là des configurations dans lesquelles la composante purement logique possède chaque fois déjà un "impact" alogique (*alogischen "Einschlag"*), comme pour la quantité, qui est la forme de *quanta* ».

¹⁷ Pour les références textuelles, cf. *infra*.

en deux classes de contenus : les contenus sensibles ou « perceptifs » et les contenus non sensibles ou « compréhensifs ».

2. Les variantes de la distinction forme-contenu dans l'école de Bade

La plupart des représentants de l'école de Bade (à l'exception peut-être de Bauch, dont je ne parlerai pas ici) s'accordent pour concevoir la connaissance comme la saisie d'un contenu irrationnel sous une forme rationnelle¹⁸. Les conceptions forgées par Cohn, Lask et Rickert présentent à cet égard plusieurs points communs importants. Deux, en particulier, doivent être soulignés : d'abord, la forme logique appartient à la sphère générale du *sens* ; or le sens, dans l'école de Bade, est fondé sur la validité, elle-même articulée en fonction des différents domaines de valeurs (valeurs théoriques, éthiques, esthétiques, etc.) ; par conséquent, la forme est *ipso facto* ce qui « vaut » et ce qui est doté de « valeur ». Ensuite, Cohn, Rickert et Lask s'accordent pour reconnaître que le contenu oppose toujours une certaine résistance à la forme et n'est jamais totalement rationalisable ; au concept de contenu est donc toujours liée l'idée d'un noyau irrationnel ou, mieux, irrationalisable¹⁹.

Cela étant dit, la distinction entre forme et contenu n'a pas pour autant le même sens chez tous ces auteurs. Pour l'essentiel, on peut distinguer au moins trois variantes de la distinction forme-contenu. Ces variantes se présentent comme des « réécritures » de la célèbre formule kantienne (F) concernant l'isolement du concept et de l'intuition :

(F) « Des pensées sans contenu sont vides ; des intuitions sans concept sont aveugles »²⁰.

La première réécriture de (F) est due à Jonas Cohn. En 1908, dans son ouvrage *Voraussetzungen und Ziele des Erkennens*, Cohn en a effectivement proposé une

¹⁸ Chez Windelband, dont je ne parlerai pas ici, ce modèle a surtout été développé dans *Die Prinzipien der Logik*, *op. cit.*, où les trois parties de la logique (logique formelle, méthodologie, théorie de la connaissance : c'est la reformulation de la division adoptée par Lotze dans sa grande *Logique* de 1874), sont articulées en fonction du rapport forme-contenu : la logique formelle étudie les formes applicables à tout contenu quel qu'il soit, la méthodologie les formes relatives à certains contenus de connaissance particuliers, et la théorie de la connaissance les formes que la « conscience naïve » attribue à l'« effectivité absolue » (*ibid.*, pp. 15-17).

¹⁹ Liebert a montré que c'était un point commun à Rickert et à Lask, en soulignant que le contenu, chez Rickert, fixe des « limites » à la pensée (A. Liebert, *op. cit.*, p. 214) et que le matériau, chez Lask, ne se subordonne jamais totalement à la « juridiction du logique » (*ibid.*, p. 216). Comme on va le voir, Cohn partage absolument la même idée.

²⁰ I. Kant, *Kritik der reinen Vernunft*, A 51/B 75.

reformulation dans les termes de la théorie du jugement, même si cette reformulation s'enracine en fait dans une théorie de l'objet²¹.

Au sens le plus large, tout ce qui est pensable est un objet. Le pensable, subjectivement parlant, se constitue par un acte de position : on pose quelque chose d'identique à lui-même. L'identité à soi, écrit Cohn, est la « propriété fondamentale » de l'objet²². Or, ce qui, « dans l'objet » (*am Gegenstand*), « correspond » à la position d'identité, ce qui est le corrélat objectif de l'« activité de la pensée », Cohn l'appelle la « forme de pensée » (*Denkform*)²³. Cette forme revient indistinctement à tout objet quel qu'il soit. Elle ne suffit donc pas à constituer tel ou tel objet particulier. Pour ce faire, il faut qu'à la forme se joigne un « contenu » (*Inhalt*) déterminé, c'est-à-dire quelque chose de nouveau et d'« étranger » (*Fremdes*) à la pensée. Ce qui caractérise le contenu, ajoute Cohn, c'est précisément son caractère étranger à l'égard de la pensée, sa *Denkfremdheit*²⁴. Si l'on admet que tout objet est un *certain* objet, une forme de pensée remplie par un certain contenu, alors, rigoureusement parlant, il n'y a pas d'objet sans contenu, de même qu'il n'y a pas d'objet sans forme.

Maintenant, Cohn soutient que ce sont ces deux mêmes composantes – forme et contenu – qui « prennent part » à l'évidence judiciaire (*Urteilsevidenz*). L'étude de l'évidence judiciaire réside justement, remarque-t-il, dans une « analyse », c'est-à-dire dans une décomposition de l'évidence en ses éléments constitutifs²⁵. Pour qu'un jugement soit évident, il faut qu'il renferme une « forme de pensée » et un contenu qui se caractérise par son « caractère de donné », par sa *Gegebenheit*. Ces deux composantes fondamentales du jugement évident présentent les propriétés suivantes : *a*) elles ne peuvent pas être reconduites l'une à l'autre et sont absolument différentes ; *b*) elles ne peuvent apparaître l'une sans l'autre ; *c*) la partie formelle, « produite par la pensée » (*denkerzeugt*), se manifeste avec la position de la « relation » judiciaire, et celle « étrangère à la pensée » (*denkfremd*) constitue le « contenu » de l'objet, c'est-à-dire ce qui le différencie des autres objets²⁶. Ainsi, la structure forme-

²¹ Voir J. Cohn, *Voraussetzungen und Ziele des Erkennens. Untersuchungen über die Grundfragen der Logik*, Leipzig, Engelmann, 1908, pp. 116-118.

²² *Ibid.*, p. 83.

²³ *Ibid.*, p. 105. L'identité est la *Denkform* minimale, qui revient à tout objet en tant que tel, mais d'autres *Denkformen* peuvent naturellement s'y ajouter en fonction de l'objet et des jugements ou des « thèses » qui s'y rapportent (*ibid.*, p. 106).

²⁴ *Ibid.*, p. 106. Dans la terminologie de Cohn, cette composante contentuelle, étrangère à la pensée, ne concerne plus la « position de l'objet » (*Gegenstandsetzung*), mais son « objectivité » (*Gegenständlichkeit*) (*id.*).

²⁵ *Ibid.*, p. 101.

²⁶ Il faudrait consacrer une analyse séparée à confronter les différentes conceptions du contenu comme « principe de différenciation » des formes. Ce rôle a surtout été souligné par Lask et dans les études laskiennes, voir exemplairement S. Nachtsheim, *Emil Lasks Grundlehre*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1992, pp. 133 sq.

contenu, qui est la structure constitutive de tout objet, assume en même temps une fonction gnoséologique. Dans un texte plus tardif, Cohn réexpliquera précisément que la « dualité » (*Zweiheit*) que présente tout objet pensable en général (et, par suite, tout objet déterminé subordonné à la forme « objet en général »), est « en même temps » (*zugleich*) une « dualité des fondements de la certitude » (*Zweiheit von Gewißheitsgründen*) : « Toute vérité d'un jugement repose sur deux fondements de la certitude, celui de la forme et celui du contenu »²⁷. La première réécriture (R) du principe kantien, proposée par Cohn, s'énonce comme suit :

(R1) « Il n'y a pas de jugement dont l'évidence n'aurait pas pour parties constitutives la *Gegebenheit* et la *Denkform* »²⁸.

Selon Cohn, cette formulation évite les flottements de la terminologie kantienne (pensées-concepts, contenu-intuition) en lui substituant des expressions univoques. Cette interprétation, du reste, se veut conforme à l'« orientation fondamentale » de la critique kantienne, à savoir au dépassement de l'alternative entre le « sensualisme », inattentif à la forme, et le rationalisme, inattentif au contenu. Bien que nécessairement liées, les deux composantes du jugement évident, la composante formelle et la composante « contentuelle », ne se fondent jamais l'une dans l'autre²⁹. Une réunion et une « coïncidence » parfaites de la forme et du contenu ne peuvent intervenir, poursuit Cohn, que comme un « idéal » qui constitue le *telos* de la connaissance. Le contenu ou le « donné » demeure toujours irréductible. Certes, pour qu'un jugement exprime une connaissance (pour qu'il soit « vrai »), le caractère « contentuel » de l'objet doit être déterminé par une « forme de pensée », et cette détermination ne doit pas seulement valoir pour le sujet connaissant individuel. Tout au plus peut-on la rapporter à un « Je supra-individuel »³⁰ ou, comme dira Rickert (reprenant encore un thème kantien), à une « conscience en général » ou une « conscience quelconque »

²⁷ J. Cohn, *Wirklichkeit als Aufgabe*, Stuttgart, Kohlhammer, 1940, p. 48.

²⁸ J. Cohn, *Voraussetzungen und Ziele des Erkennens*, op. cit., p. 117. « Ce principe fondamental, ajoute explicitement Cohn, est, d'après sa teneur, une reformulation (*Fortbildung*) du célèbre principe kantien : “des intuitions sans concepts sont aveugles, des pensées sans contenu sont vides” » (*id.*).

²⁹ Windelband, pour la même raison, rapprochera l'unité de la forme et du contenu du concept kantien de « synthèse », cf. W. Windelband, *Einleitung in die Philosophie*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck) 1920², p. 89 : « C'est ainsi que Kant a déterminé l'essence de la *synthèse*, d'après laquelle ni la forme ne produit ou ne fonde le contenu, ni le contenu ne produit ou ne fonde la forme ». Cf. aussi W. Windelband, *Prinzipien der Logik*, op. cit., p. 15.

³⁰ J. Cohn, *Voraussetzungen und Ziele des Erkennens*, op. cit., p. 98.

(*Bewußtsein überhaupt*). Toutefois, cette détermination ne supprime pas le caractère irrationnel du contenu : celui-ci reste toujours « étranger à la pensée »³¹.

Cohn a baptisé cette conception « utraquisme » (*Utraquismus*), dans le but de désigner par là une position intermédiaire qui « concilie » d'une certaine manière le rationalisme et le sensualisme. Contrairement au rationaliste pur, l'utraquiste ne soutient pas que toute connaissance repose exclusivement sur des concepts rationnels, car ceux-ci ne sont que des « formes » qui restent « vides » quand elles n'ont pas de contenu à déterminer. Et contrairement au sensualiste pur, l'utraquiste refuse de fonder la connaissance sur une base exclusivement impressionnelle, car les sensations, dans la connaissance, ne peuvent jamais servir que de « contenus » pour des formes qui les élèvent au rang d'objet. Cette position « modérée » ou « intermédiaire » est habituellement associée – à bon droit – au criticisme kantien, mais l'appellation même de « criticisme », pour Cohn, prête à des malentendus : à strictement parler, elle ne qualifie pas une troisième position à côté du rationalisme et du sensualisme, mais toute entreprise visant à faire précéder la métaphysique d'une théorie de la connaissance. C'est pourquoi il lui préfère le terme « utraquisme » : « Si l'on veut acquérir un nom pour la conception défendue ici, je propose le mot terne “utraquisme”, car on doit appliquer l'appellation “criticisme” à toute orientation qui veut fonder la philosophie sur une théorie de la connaissance entendue au sens critique, de sorte qu'il y a assurément des rationalistes critiques et peut-être aussi des sensualistes critiques »³².

On voit ainsi se mettre en place, chez Cohn, un modèle très général, d'allure kantienne, destiné à rendre compte de la connaissance en évitant à la fois le rationalisme et le sensualisme. Comme je l'ai suggéré, ce modèle n'est toutefois pas totalement partagé par les autres représentants de l'école de Bade. Selon Rickert lui-même, le point de vue de Cohn est « diamétralement opposé » à sa propre conception. Sans doute, chez Rickert comme chez Cohn, la corrélation forme-contenu doit permettre de dépasser l'alternative entre empirisme et rationalisme ; mais ce dépassement emprunte chez chacun, ajoute Rickert, « une tout autre voie »³³. Sans doute, Cohn souligne avec raison l'inséparabilité de la forme et du contenu, le fait qu'il n'y a pas de contenu sans forme ni de forme sans contenu. Mais le problème de sa conception, aux yeux de Rickert, est qu'elle présuppose une « équivalence logique » (*logische Gleichstellung*) entre composantes formelles et composantes contentuelles : la forme et le

³¹ *Ibid*, p. 118 (*Diese Bestimmung beseitigt aber die Denkfremdheit als solche nicht*). Cette idée sera exprimée de façon plus prégnante encore par Lask, chez qui le matériau catégoriel reste toujours « impénétrable » à l'égard du *logos* et peut seulement être « enveloppé » par la forme catégorielle. Voir *infra*.

³² *Id.*

³³ H. Rickert, « Form und Inhalt » (notes de cours inédites, non datées, conservées dans le *Nachlaß* de Rickert à l'Université de Heidelberg), Signatur : Heid. Hs. 2740/65, feuillet n°147.

« donné » prennent part à l'évidence en tant que composantes d'« égale valeur » (le terme employé par Rickert est *Gleichwertigkeit*). Soucieux d'adopter un juste milieu entre rationalisme et sensualisme, Cohn refuse d'accorder un quelconque privilège, dans la connaissance, à l'une ou l'autre de ces composantes. Rickert, en revanche, affirme que « la forme seulement est le facteur axiologique » et qu'elle seule « donne l'évidence »³⁴.

Cette affirmation s'explique aisément. L'idée de Rickert est que la *Gegebenheit* – le fait d'« être-donné » – que Cohn assimile au facteur contentuel (irrationnel) de la connaissance, est déjà pétri de rationalité. Le simple fait de concevoir quelque chose en tant que « donné » résulte déjà, pour Rickert, d'une « mise en forme » du contenu brut. Or, cette manière de voir n'est pas accessoire, mais revêt au contraire une importance fondamentale. Conformément au point de vue rickertien, la position de Cohn est précisément minée par l'impossibilité d'apercevoir et de traiter le problème de l'« être-donné » comme ce qu'il est, à savoir comme un problème formel. La *Gegebenheit*, dans la théorie de la connaissance de Rickert, ne désigne pas le caractère de contenu ; c'est plutôt une *forme* catégorielle au même titre que la *Realität*³⁵. Tel est précisément le mérite que Lask reconnaît à Rickert : celui d'avoir fait de l'effectivité (*Wirklichkeit*), dans sa concrétion vécue pleine et entière, dans son « ici et maintenant », un « matériau catégoriel » qui est « touché » ou « enveloppé » par la forme de la « factualité » (*Tatsächlichkeit*) ou de l'« être-donné » (*Gegebenheit*)³⁶. Autrement dit, l'erreur de Cohn serait de croire trouver un contenu pur là où il y a déjà une forme rationnelle. L'utraquisme ne parvient donc pas à un concept de contenu indifférent sur le plan logique, puisque le simple fait de considérer un contenu comme « donné », c'est le sortir de son indifférence logique, le transformer en quelque chose d'utilisable dans la connaissance. Une fois que l'on admet que la conception du contenu comme « donné » fait déjà intervenir une forme, la forme devient l'élément sur lequel repose en définitive toute la connaissance : « Cette forme, note Rickert, l'utraquisme ne la connaît pas. Il ne peut donc pas voir la portée du problème formel ; aussi devons-nous dire que toute notre analyse du sens judiciaire a été

³⁴ H. Rickert, « Form und Inhalt », Heid. Hs. 2740/65, feuillet n°147a.

³⁵ Voir H. Rickert, *Der Gegenstand der Erkenntnis*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1928⁶, pp. 371 sq. (section intitulée : *Die Kategorie der Gegebenheit*).

³⁶ Cf. E. Lask, *LPK, GS II*, p. 79 (trad. fr., p. 99) : « Rickert, en parvenant à faire de la pleine réalité effective, non réduite, relevant de l'intuition sensible, un matériau catégoriel, nous a affranchi du platonisme millénaire qui régnait sur la question de la validité. Seule cette correction ouvre la voie à la conception décantée selon laquelle ce qui vaut, c'est la forme ».

anti-utraquiste : le contenu est indifférent sur le plan logique »³⁷. Dans ses cours, Rickert propose dès lors de réécrire (F) de la manière suivante :

(R2) « Un contenu sans forme [...] ne donne aucun sens, car <le contenu par soi> se trouve en dehors de la sphère logique des valeurs. Il est totalement alogique, donc “aveugle”. Des formes sans contenu ne donnent certes pas non plus de “sens” <pouvant être “vrai” ou “faux”,> mais c’est pour une tout autre raison. Elles se trouvent entièrement dans la sphère du logique »³⁸.

Il y a donc ici une disjonction parfaite entre les formes « purement logiques » et les contenus « alogiques », et ce qui est posé comme « donné » (*gegeben*) résulte déjà de la détermination d’un contenu alogique par la forme logique de la *Gegebenheit*, tout comme ce qui est posé comme « réel » (*real*) résulte de la détermination d’un contenu alogique par la forme logique de la *Realität*.

Ce schéma se complique singulièrement chez Lask. Le fait est que Lask a relu la distinction forme-contenu à l’aune de la théorie husserlienne du remplissement, engageant ainsi le problème kantien de la liaison « synthétique » dans une voie qui l’a conduit, contre Rickert, à secondariser radicalement les actes de jugement (en tant qu’actes propositionnels, prédicatifs) au profit des actes d’« intuition remplissante ». Si Rickert pourrait, à la rigueur, admettre que la validité de la forme est toujours, comme dit Lask, une « validité-pour », un *Hingelten* qui réclame nécessairement un « remplissement » de la forme par un contenu³⁹, il refusera toujours de concevoir ce remplissement autrement que comme un acte de décision propre au jugement (j’affirme que « *S* est *p* »). À l’inverse, le phénomène logique originaire, selon Lask, n’est pas la formation d’un jugement, mais le fait que le matériau est « enveloppé » ou « encerclé » par la forme catégorielle. Les termes employés par Lask sont *betroffen* (touché), *umgriffen* (embrassé), *umschlossen* (cerné). Le sens valant n’est donc plus

³⁷ H. Rickert, « Form und Inhalt », Heid. Hs. 2740/65, feuillet n° 148 : *Diese Form kennt der Utraquismus nicht. Er kann deswegen die Tragweite des Formproblems nicht sehen, und so müssen wir sagen: Unsere gesamte Analyse des Urtheilssinnes ist anti-utraquistisch gewesen: der Inhalt ist logisch indifferent.* Ne pas reconnaître que le contenu est comme tel indifférent sur le plan logique, cela reviendrait, pour Rickert, à « outrepasser Kant » (*ein „Hinausgehen“ über Kant*) (*ibid.*, feuillet n° 149).

³⁸ *Ibid.*, feuillet n°145: *Inhalt ohne Form [...] giebt keinen Sinn, weil <der Inhalt für sich> außerhalb der logischen Wertsphäre liegt. Er ist total alogisch, also: „blind“. Formen ohne Inhalt geben zwar auch keiner „Sinn“, <der „wahr“ oder „falsch“ sein kann,> aber: aus einem ganz anderen Grunde. Sie liegen ganz in der Sphäre der Logischen.*

³⁹ Cf. E Lask, *LPK, GS II*, pp. 32-33.

lié exclusivement, comme chez Cohn et Rickert, aux configurations judicatives, mais le jugement devient une espèce secondaire et dérivée du sens, lequel se présente originairement comme l'« enveloppement » d'un matériau par une forme catégorielle. En outre, l'une des particularités de la théorie des deux éléments de Lask réside dans le concept d'étant comme « matériau originaire », c'est-à-dire comme ce qui n'est *que* matériau⁴⁰. Ce qui *est*, c'est-à-dire ce qui est « étranger à la signification » (*Bedeutungsfremd*) et, *par conséquent*, « étranger à la valeur et à la validité » (*Wert- und Geltungsfremde*)⁴¹, est ce qui sert originairement de matériau pour la constitution de l'objet et du sens. Par ailleurs, comme on sait, l'originalité de la démarche de Lask réside essentiellement dans l'idée que l'étant sensible – quand bien même il est le matériau *originaire* – n'est précisément pas le seul et unique matériau disponible, car les formes peuvent elles-mêmes faire fonction de matériau pour des formes de degré plus élevé. Contrairement au sensible, qui n'est jamais que matériau, les formes non sensibles (« valantes ») peuvent être tantôt en position de forme et tantôt – de façon secondaire, non originaire – en position de matériau pour d'autres formes⁴².

Sur cette base, la question de savoir comment se présentent la forme et le contenu (le matériau), lorsqu'ils sont « isolés » l'un de l'autre, acquiert une signification nouvelle. Au moment de répondre à cette question, Lask évoque directement, pour la « corriger », la conception kantienne : « Kant a opposé dans un célèbre passage les deux composantes du sens, isolées l'une de l'autre, à savoir la simple forme et le simple matériau, en les considérant alors l'une comme vide et l'autre comme aveugle. Ces deux représentations s'expliquent du fait que Kant partait de la subjectivité éprouvant des expériences, et, par conséquent, qualifiait d'aveugle la simple "intuition" sans concept, dans laquelle il n'y a en quelque sorte aucun regard pour la dimension logique conceptuelle dont la validité est interne »⁴³. Ce qui est déterminant, dans la formulation kantienne, c'est la référence à la subjectivité. Or,

⁴⁰ *Ibid.*, p. 50 (trad. fr., p. 74).

⁴¹ *Ibid.*, p. 53 (trad. fr. modifiée, p. 76). Cette expression est, note Lask, un simple « élargissement » de l'adjectif *denkfremd* forgé par Cohn (*id.*, note).

⁴² Sans cela, c'est la philosophie elle-même qui se trouve frappée d'impossibilité, car la tâche de la philosophie n'est pas de saisir des contenus sensibles à l'aide de formes qui appartiennent au domaine de l'« être », mais de saisir les formes ontologiques employées par les sciences particulières à l'aide de formes de degré plus élevé. La philosophie, pourrait-on dire, est, en ce sens, une *méta*-ontologie : c'est un discours qui ne consiste pas à saisir les étants au moyen de formes ontologiques (choséité, causalité, etc.), mais à saisir les formes ontologiques elles-mêmes au moyen de formes de la validité. Comme toute science ou toute connaissance, la philosophie théorique opère donc par « rationalisation » d'un matériau ; simplement, cette rationalisation – cet enveloppement dans des formes – ne porte pas sur l'étant sensible (le matériau originaire), mais sur les *formes* mêmes qui permettent de saisir l'étant sensible (les formes ontologiques à l'œuvre dans les sciences particulières de la réalité) et, à un niveau encore supérieur, sur les formes qui permettent de saisir ces formes (les formes à l'œuvre dans le discours philosophique lui-même).

⁴³ *Ibid.*, pp. 73-74 (trad. fr., p. 94).

l'interprétation que Lask donne du « geste copernicien » exclut tout recours à la subjectivité, ce qui rend nécessaire de reformuler à nouveau (F), non plus à partir d'une théorie du sujet jugeant, mais à partir d'une théorie à la fois structurelle et *non propositionnelle* du sens. Lask conserve l'idée de forme (concept) « vide », mais il lui oppose un matériau « logiquement nu », c'est-à-dire dépouillé d'enveloppe rationnelle. « L'analogon de la formule kantienne », écrit explicitement Lask, pourrait alors être formulé comme suit :

(R3) « La forme sans contenu est vide, le contenu sans forme est nu
(*nackt*) »⁴⁴.

Le concept de « nudité logique » (*logische Nacktheit*) désigne la position d'un contenu qui est situé en dehors de la sphère du *logos*. À ce titre, ce qui est « logiquement nu » doit être soigneusement distingué d'autres concepts périphériques et, notamment du concept de l'irrationnel. Irrationalité, chez Lask, est synonyme d'« a-logicité ». Tout ce qui est, comme tel, « étranger à la pensée », est « a-logique », à commencer par le sensible ; le logique coïncide quant à lui avec l'ensemble des formes qui permettent de donner un sens théorique à un matériau. Mais ce qui appartient à la pensée comme ce qui lui est étranger, le logique comme l'a-logique, ajoute Lask, peuvent être placés dans la « situation » (*Situation*) de contenus « logiquement nus », c'est-à-dire ne sont pas nécessairement enveloppés par une forme logique qui vaut. C'est le cas, exemplairement, d'une forme logique (par exemple la forme « être ») qui enveloppe un matériau sans être saisie à son tour par une nouvelle forme de degré plus élevé (en disant par exemple que « être » est une forme valante, donc en subordonnant la forme « être », à titre de matériau, à la forme « valoir »). Contrairement à l'« a-logicité », la « nudité logique » ne désigne pas un domaine du pensable ; elle s'applique plutôt sans distinction à tout matériau possible, et signifie seulement que ce matériau n'est pas enveloppé d'une forme logique. Ce qui est visé par là, ce n'est donc pas la nature du matériau lui-même, mais sa position d'isolement à l'égard des formes, son rapport d'extériorité à elles (le matériau, qu'il soit logique ou a-logique, se trouve « en dehors » de toute enveloppe rationnelle). Par ailleurs, comme l'avait déjà noté Cohn, il faut encore tenir compte du fait que toute détermination d'un matériau à l'aide d'une forme bute toujours sur certaines limites. Lask introduit pour cette raison un troisième concept : celui de l'« impénétrabilité logique » (*logische Undurchdringlichkeit*) du matériau en tant que tel. Lorsqu'un matériau est enveloppé par une forme, précise Lask, il n'est jamais « transpercé » par elle. À nouveau, la

⁴⁴ *Id.*

difficulté de la conception laskienne tient à l'impossibilité d'exprimer cet état de faits autrement que par des images. La forme logique est comparable à un faisceau lumineux qui éclaire le matériau, mais celui-ci reste opaque, impénétrable, etc. Lask suggère donc de distinguer trois concepts⁴⁵ :

- (1) L'irrationnel au sens de l'*a-logique* (par opposition à tout ce qui possède une teneur logique, théorique).
- (2) Le « *logiquement nu* » (le matériau brut, par opposition à celui – logique ou a-logique – qui est « enveloppé » par une forme).
- (3) Ce qui, dans le matériau, demeure « *impénétrable* » face à la forme qui l'enveloppe.

On voit immédiatement comment cette théorie du rapport forme-contenu entend dépasser l'alternative pré-critique entre rationalisme et sensualisme. Le matériau est irrationnel, mais il doit être éclairé par une forme pour qu'il y ait du sens ou – ce qui revient au même chez Lask – pour qu'il y ait un objet. La forme, quant à elle, est rationnelle, mais elle ne « pénètre » jamais totalement le matériau, qui conserve toujours une certaine opacité. Lask résume la position « criticiste » d'une formule : « Irrationalité du matériau, mais pas irrationalisme ; rationalité de la forme, mais pas rationalisme ! »⁴⁶. S'il est juste que cette position intermédiaire, comme l'affirme l'interprétation commune, doit beaucoup au criticisme kantien, Lask entend toutefois la pousser plus loin que ne l'a fait Kant. L'irrationnel, écrit-il, « s'étend au-delà du domaine du sensible », si bien qu'il faut distinguer, au sein de l'irrationnel, deux « hémisphères », celui de l'irrationnel sensible et celui de l'irrationnel non sensible⁴⁷. Naturellement, ajoute Lask, ces deux hémisphères « font face à la teneur de rationalité théorico-catégoriale » (ils se situent sur le versant des contenus). Considéré dans toute son ampleur, le matériau des formes logiques n'est pas seulement constitué de contenus

⁴⁵ Cf. *ibid.*, p. 77. G. Gurvitch est certainement le premier, dans le domaine francophone, à avoir attiré l'attention sur ce point, cf. *Les tendances actuelles de la philosophie allemande. E. Husserl – M. Scheler – E. Lask – M. Heidegger*, Paris, Vrin, 1949, pp. 162-163 (« Le rapport entre la forme et le contenu et le problème de l'irrationnel ») : « Il faut, selon Lask, distinguer nettement entre ces deux espèces principales de l'irrationnel : l'irrationnel dans le sens du *non-rationnel*, de l'hétérogène au *Logos*, c'est-à-dire de l'*alogique*, et l'irrationnel dans le sens de présence, sans raison supérieure, contingence, impénétrabilité d'un élément par rapport à un autre – *Nicht-Rationalisierbarkeit* : non-rationabilité. Au sens d'*alogique*, tout contenu est irrationnel, sauf les formes logiques, le *Logos* lui-même [...]. Il serait donc complètement faux d'identifier l'extra-temporel ou l'idéal avec le rationnel, et le temporel ou réel avec l'irrationnel, habitude qui est due à des préjugés intellectualistes grecs ».

⁴⁶ E. Lask, *LPK*, *GS* II, p. 213 (trad. fr., p. 218).

⁴⁷ *Id.*

sensibles et de formes valantes mises en « situation » de matériau pour des formes de second degré ; il peut aussi être fait d'un contenu *non sensible*. On peut encore présenter les choses de la façon suivante : s'il est vrai que la source originare de matériau a-logique est l'expérience, tous les contenus donnés dans l'expérience ne sont pas de nature sensible. Corrélativement, s'il faut reconnaître en ce sens le bien-fondé d'un certain « empirisme » en théorie de la connaissance, il convient de ne pas restreindre cet empirisme à un empirisme « sensualiste », mais d'y inclure un empirisme « supra-sensualiste » (*suprasensualistische*)⁴⁸. Or, cette critique du sensualisme revêt une importance considérable, non seulement pour la compréhension correcte du couple rationel-irrationel en général, mais aussi, plus spécialement, pour le débat avec la phénoménologie. C'est effectivement elle qui amènera Rickert à critiquer le « sensualisme hylétique » attribué à Husserl et à développer, en dehors de la théorie de la connaissance et de la théorie de l'objet proprement dites, une « théorie de l'état pré-objectif » fondée sur l'idée d'un « dualisme hylétique ».

3. *L'existence de contenus non sensibles et l'idée d'un « dualisme hylétique »*

Dans l'ensemble, les différentes réécritures de la distinction kantienne entre « concept vide » et « intuition aveugle » constituent la base théorique à partir de laquelle les néokantiens n'ont cessé d'interpréter et d'évaluer le projet phénoménologique. Ce dernier a été compris, le plus souvent (et assez grossièrement), comme une tentative visant à fonder la philosophie sur une théorie intuitionniste de la connaissance qui, en raison de son orientation sur le contenu de l'expérience intuitive, ne ferait pas suffisamment cas des *formes* (non intuitionnables)⁴⁹. Plutôt que de passer en revue les textes dans lesquels s'exprime cette interprétation « commune », qui se déploie sur le terrain de la théorie de la connaissance, je voudrais à présent montrer comment les thèses relatives à la distinction forme-contenu s'appliquent à un autre problème suffisamment fondamental et suffisamment général pour être considéré comme un problème commun au néokantisme et à la phénoménologie. Ce problème est de savoir de quoi se compose au juste le « donné immédiat ». La thèse de Rickert – directement inspirée de la critique laskienne de l'empirisme « sensualiste » – est que le donné se compose aussi bien de contenus (irrationnels) non sensibles que de contenus (irrationnels) sensibles.

⁴⁸ *Id.*

⁴⁹ Voir exemplairement H. Rickert, *Die Logik des Prädikats und das Problem der Ontologie (LP)*, Heidelberg, Carl Winters, 1930, pp. 105 *sq.*

Avant d'examiner cette thèse, il faut remarquer d'emblée que, vu sous cet angle, le débat entre néokantisme et phénoménologie se pose en des termes tout différents de ceux évoqués à l'instant. Il n'est plus posé, en effet, sur le terrain de la théorie de la connaissance, comme on a l'habitude de le faire, ni même sur le terrain, corrélatif, de la théorie de l'objet, mais bien sur le terrain de la théorie du contenu⁵⁰. La critique formulée par Rickert à l'encontre de la phénoménologie ne se tourne plus, dès lors, contre la sous-estimation des formes (puisque'une théorie du contenu repose par définition sur la « mise entre parenthèses » des formes, je vais y revenir), mais, à l'inverse et un peu curieusement, elle est dirigée contre une vision du contenu jugée trop restrictive. Bien sûr, le problème n'est pas propre à la phénoménologie. C'est plutôt un problème auquel se heurte en général toute philosophie qui sépare la forme et le contenu. Selon Rickert, l'examen des rapports entre intuition et concept, entre contenu et forme, doit précisément faire face au danger, qui menace constamment, de « sous-estimer » la « portée » (*Umfang*) de ce qui est donné dans le vécu⁵¹. Le danger, à ses yeux, est de verser dans une conception trop restrictive, qui limite les contenus au donné sensible. Si Rickert admet que la théorie de l'objet doit trouver une assise dans l'expérience (au sens où la multiplicité des formes de l'objet dépend de la multiplicité des contenus donnés ou expérimentés), il convient d'entendre ce qui est « expérimentable » (*das Erfahrbare*) en un sens suffisamment large : est expérimentable « ce dont on peut “prendre conscience” en quelque manière immédiatement ou ce qui peut être “vécu” »⁵². Tombe alors dans la sphère de l'expérience tout ce qui présente une « accessibilité directe » (*direkte Zugänglichkeit*)⁵³.

La question est donc : « Qu'est-ce qui est donné immédiatement ? »⁵⁴. Cette question se heurte elle-même à une difficulté : si l'on oppose le donné intuitif et la construction conceptuelle qui le « recouvre » en même temps qu'elle permet de le décrire, ce qui est immédiatement vécu ne bascule-t-il pas dans l'indicible ? Le langage introduit un écart par rapport au vécu. Même les concepts qui servent à décrire ce qu'il y a de plus immédiat doivent contenir par définition un « *minimum* de médiation »⁵⁵. Ce constat est valable pour toute la terminologie appliquée au domaine « phénoménal ». Selon Rickert, l'expression

⁵⁰ Sur ces distinctions, cf. *supra*, section 1.

⁵¹ H. Rickert, « Die Methode der Philosophie und das Unmittelbare » (1924), dans *Philosophische Aufsätze*, R. A. Bast (éd.), Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1999, p. 111.

⁵² H. Rickert, *LP*, p. 170. Pour cette raison, la nécessité de prendre en compte l'expérience n'a rien à voir, précise encore là Rickert, avec une quelconque fondation « sensualiste » de la connaissance (*id.*).

⁵³ *Ibid.*, p. 171.

⁵⁴ H. Rickert, « Die Methode der Philosophie und das Unmittelbare » (1924), *art. cit.*, p. 112. Naturellement, nous ne sommes plus ici sur le terrain de la théorie de la connaissance, et le terme de « donné » ne doit pas induire l'idée que d'un contenu déjà déterminé par la forme de la *Gegebenheit*. Par « le donné », Rickert entend exclusivement ici le *contenu* donné, la matière de l'expérience.

⁵⁵ *Ibid.*, p. 113.

d'« apparition » ou de « phénomène » (*Erscheinung*) apporte déjà avec elle deux ensembles de présuppositions : 1) toute apparition est apparition *de* quelque chose ; 2) toute apparition est apparition *pour* quelque chose. Il y a donc d'emblée une « scission » (*Spaltung*) entre un pôle subjectif et un pôle objectif⁵⁶. Cette scission coïncide inévitablement avec la transposition du donné sur le terrain de la pensée objective. Même là où l'on met l'existence de l'objet entre parenthèses et où l'on parle d'actes intentionnels, ajoute Rickert, on sort de l'expérience immédiate. L'« attitude phénoménologique » paraît encore « trop chargée de présuppositions » pour pouvoir servir de point de départ à une philosophie qui se donne pour tâche de rendre compte du donné immédiat. Pour cette raison, Rickert entreprend de forger l'idée d'une discipline déterminée qui évitera autant que possible la scission sujet-objet.

Rickert appelle « état » (*Zustand*) ce qui est donné immédiatement avant toute « objectivation », par opposition à l'« objet » (*Gegenstand*), qui est toujours le vis-à-vis d'un sujet⁵⁷. La distinction entre *Zustand* et *Gegenstand* coïncide en un certain sens avec celle entre contenu et forme : « Tout ce qui fait des objets de la connaissance des objets en général appartient à leur forme »⁵⁸. Le donné immédiat est donc le contenu sans forme ; c'est ce qui distingue tel objet de tel autre. Si l'on fait abstraction de toutes les formes – qui sont toujours factuellement liées à un contenu –, on obtient un « état » pré-objectif et on voit en même temps apparaître l'idée d'une science d'un genre très particulier, qui n'« objective » qu'au minimum son domaine thématique : « Alors que la *théorie de l'objet* doit explicitement porter à la conscience ce qui se trouve de composantes formelles dans la connaissance, il faut caractériser par une *théorie de l'état* (*Zustandslehre*) les éléments contentuels qui constituent, avec les formes, les objets de la connaissance, et sur lesquels repose le fait qu'il n'y a pas seulement des objets en général, mais qu'il y a ces objets-ci particuliers »⁵⁹.

Cette idée, à nouveau, se heurte naturellement à la très importante difficulté méthodologique qui est de savoir ce que serait un contenu en l'absence de toute forme. Il est clair que le caractère « informe » ou, ce qui revient au même, le caractère « pré-objectif » du contenu, dont il est question ici, doit toujours être entendu comme un caractère relatif. Aussi, quand Rickert parle de la « matière » (*Stoff*) non sensible donnée immédiatement dans l'expérience « après le retrait de toutes les formes de pensée » (*nach Abzug aller*

⁵⁶ *Ibid.*, p. 116.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 121.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 120.

⁵⁹ *Ibid.*, p. 121.

Denkformen)⁶⁰, il faut en toute rigueur remplacer les « formes de pensée » par les formes spécifiques à tel ou tel objet, par les catégories « constitutives ». C'est pourquoi Rickert parle d'« états ». Il va de soi, en effet, que le donné immédiat considéré ici, qu'il soit sensible ou non sensible, est toujours « quelque chose » à propos de quoi l'on formule des jugements. À ce titre, il est naturellement déterminé par la forme du pensé en général et par l'*unité* et l'*identité* qu'elle présuppose. Lorsque nous parlons d'un donné non sensible, nous avons nécessairement en vue *un* quelque chose identique à lui-même. Rickert a explicitement attiré l'attention sur ce point : « Naturellement, on peut douter qu'il soit possible de tenir dans la science en général un discours chargé de sens sur le contenu "pur", que celui-ci soit sensible ou non sensible. Toute *désignation* (*Bezeichnung*) donne déjà au contenu une quelconque forme. Nous ne voulons donc pas opposer, aux *objets* formés, le contenu pur, c'est-à-dire absolument dépourvu de forme, mais bien les *états* (*Zustände*) qui ne sont que relativement vierges de forme, et nous voulons entendre par là ce qui manifeste simplement un *minimum* de forme dont l'exposition scientifique ne peut jamais faire l'économie, en particulier au moins la forme de l'identité, à l'aide de laquelle seulement on peut établir qu'un contenu est *le même* contenu, de sorte qu'il soit possible d'en dire quelque chose. Quelle que soit la manière dont on les détermine, les "états" sont donc encore affranchis des formes *spécifiques* qui ne reviennent qu'à certains *genres* (*Arten*) d'objets »⁶¹.

En ce sens, les concepts de contenu sans forme et d'« état » pré-objectif sont des concepts-limites. Le simple fait de poser un vécu comme *un* « état » ou *un* contenu présuppose qu'il ait au moins reçu la forme de l'identité, car sans cette forme on ne peut rien penser. Toutefois, poursuit Rickert, cette formation est « inoffensive » (*unschädlich*), car elle constitue précisément le « minimum de forme » qui doit inévitablement être admis par toute science⁶². Le concept même de *Zustand* implique que le donné ainsi déterminé soit fixé et puisse être identifié comme tel ou tel, par exemple comme donné perceptif de la couleur rouge ou de la couleur bleue, etc. En d'autres termes, « ce qui n'est pas encore *Zustand* se trouve en dehors de la science en général »⁶³. Simplement, si l'on ne veut pas réintroduire *ipso facto* les présuppositions liées à l'objectivité, il faut également éviter de concevoir l'état comme état *de quelque chose* et *pour quelque chose*. Il doit rester rigoureusement « pré-objectif » (*vorgegenständlich*). De même, il faut éviter toutes les déterminations telles que

⁶⁰ H. Rickert, « Die Erkenntnis der intelligibeln Welt und das Problem der Metaphysik » (1927/29), dans *Unmittelbarkeit und Sinndeutung. Aufsätze zur Ausgestaltung des Systems der Philosophie*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1939, p. 105.

⁶¹ *Ibid.*, pp. 107-108.

⁶² H. Rickert, « Die Methode der Philosophie und das Unmittelbare » (1924), *art. cit.*, p. 122.

⁶³ *Ibid.*, p. 123.

« physique », « psychique », etc. Rickert appelle également la théorie de l'état une « prophysique » ou une « protophysique » ; corrélativement, il parle d'« attitude protophysique » pour désigner la mise entre parenthèses (j'emploie à dessein l'expression phénoménologique) de toutes les formes objectives au profit de la « matière première », de la *protè hylè*.

Par ailleurs, la protophysique et la « théorie de l'état » ne désignent pas une science effective, mais seulement une science *possible*. Rickert a lui-même insisté sur le fait que tous ses développements sur l'idée de théorie de l'état ne sont rien d'autre que l'indication d'un problème à résoudre et d'une « tâche » (*Aufgabe*) à accomplir. L'objectif est simplement de « montrer quelle orientation il convient de prendre si l'on veut conserver les motifs de pensée légitimes dans les efforts intuitionnistes ou phénoménologiques contemporains », et plus exactement de délimiter « la sphère dans laquelle doivent se trouver nos concepts de ce qui est immédiat »⁶⁴. Ce qu'il faut, selon Rickert, c'est « apprendre à “voir” ou à “regarder” le donné immédiat dans sa contentualité (*Inhaltlichkeit*) »⁶⁵.

Reposons donc la question : qu'est-ce qui est donné immédiatement ? Historiquement, remarque Rickert, c'est certainement Hume qui s'est approché le plus de la « théorie de l'état » telle que l'on vient de l'esquisser. Kant a montré qu'il y avait déjà des formes objectives – des catégories – là où Hume ne voyait qu'une expérience pré-objective⁶⁶. Cette découverte des catégories aprioriques (non sensibles), à même l'expérience, a contribué, dans le même temps, à ravaler le donné immédiat au rang d'impressions sensibles. Or, la question suivante se pose : est-ce que le simple fait d'admettre du non-sensible nous entraîne *ipso facto* dans le domaine des formes et de la pensée objective ? Est-ce que la matière, prise en elle-même, est intégralement sensible ? Ou bien n'est-il pas nécessaire d'admettre quelque chose de non sensible sans quitter le terrain des « intuitions parfaitement vierges de pensée » (*völlig denkunberührte Anschauungen*)⁶⁷ ?

C'est cette seconde possibilité qui est défendue par Rickert. Tous les contenus ne sont pas sensibles, mais il existe des *contenus non sensibles* qui sont donnés dans l'expérience tout aussi immédiatement que les contenus sensibles. Au « sensualisme hylétique », pour lequel il n'y a de matière ou de contenu que sensible, Rickert oppose ainsi le « principe du dualisme hylétique »⁶⁸. D'après ce principe, le domaine des contenus pré-objectifs comprend deux

⁶⁴ *Ibid.*, p. 124.

⁶⁵ H. Rickert, *LP*, p. 102.

⁶⁶ H. Rickert, « Die Methode der Philosophie und das Unmittelbare » (1924), *art. cit.*, p. 126.

⁶⁷ *Ibid.*, p. 128.

⁶⁸ H. Rickert, « Die Erkenntnis der intelligibeln Welt... » (1927/29), *art. cit.*, p. 110.

parties dont l'une est constituée par des contenus sensibles et l'autre par des contenus non sensibles. Ces deux parties peuvent être distinguées avant même l'intervention des formes objectives. Autrement dit, on peut superposer la forme au non sensible, mais on ne peut pas superposer le contenu au sensible. Toute forme est non sensible, mais il y a des formes du sensible (*i. e.* de contenus sensibles) et des formes du non sensible (de contenus non sensibles). Les formes de connaissance peuvent être remplies par un contenu sensible comme par un contenu non sensible. Il serait donc erroné d'identifier la *hylè* au sensible.

Cette erreur – que Rickert n'attribue pas seulement à Kant, mais aussi à Husserl⁶⁹ – s'explique par le fait que ce qui est connaissable n'est accessible pour nous qu'à travers les sens et se trouve donc factuellement lié à des « états sensibles ». Rickert ne remet naturellement pas en cause ce constat, mais seulement la conséquence que, selon lui, on en tire habituellement. Du fait que toute connaissance humaine est nécessairement liée à la sensibilité, il ne découle nullement que ce qui est donné immédiatement *avec* le sensible doit être identifié au sensible lui-même. Par exemple, lorsque nous lisons une proposition ou un mot auquel nous attachons immédiatement un sens, nous n'avons pas affaire à un donné exclusivement sensible qui recevrait un sens *après-coup*, à l'aide de prestations intentionnelles. Qu'est ce qui est vécu, dans ce cas ? D'une part, des traits d'encre qui se détachent sur le fond blanc de la page et qui sont *perçus* ; d'autre part et *en même temps*, le sens de la proposition et la signification du mot, qui font l'objet d'une *compréhension*. Or le sens ou la signification est « quelque chose de principiellement différent » des lettres tracées sur le papier⁷⁰. Il est évident que la même signification peut être visée à partir de données sensibles totalement différentes qui, par exemple, ne sont plus de l'ordre de la perception visuelle, mais de la perception auditive. Qu'on lise ou bien que l'on entende le mot « objet », c'est bien la même signification « objet » que l'on comprend. La signification est donc autonome à l'égard de son support sensible. Ce que nous voyons ou entendons n'est jamais la signification elle-même, mais son support sensible.

En outre, le point de vue pré-objectif interdit de mettre la signification du mot au compte de l'intervention d'un sujet : « Ce qui nous intéresse, écrit Rickert, ce n'est pas le fait qu'un Je *ajouté* aux significations verbales a en vue et désigne quelque chose, mais nous nous interrogeons sur *ce qui, dans la signification même du mot, relève de l'état* (nach dem

⁶⁹ H. Rickert, « Die Methode der Philosophie und das Unmittelbare » (1924), *art. cit.*, p. 128 n. La critique du « sensualisme hylétique » de Husserl a été reprise par l'assistant de Rickert, August Faust, dans *Heinrich Rickert und seine Stellung innerhalb der deutschen Philosophie der Gegenwart*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1927, pp. 37 sq.

⁷⁰ H. Rickert, « Die Methode der Philosophie und das Unmittelbare » (1924), *art. cit.*, p. 129.

Zuständlichen der Wortbedeutung selbst), que nous saisissons immédiatement dans le comprendre, et nous n'obtenons là-dessus pas le moindre éclaircissement au moyen de la construction d'un Je avec son acte psychique qui prend en vue [la signification] ; il n'y a absolument pas de solution formelle au problème de savoir ce que *sont*, d'après leur teneur pré-objective (*zuständliche Gehalt*), les significations verbales impossibles à entendre et à voir »⁷¹. En ce sens, il faut admettre l'autonomie de la teneur de signification pré-objective à l'égard des actes de signifier.

Il est évidemment absurde de vouloir rabattre la teneur de signification sur l'acte de signifier. Mais cette séparation, surtout mise en avant dans la critique du psychologisme logique, a manifestement ici un sens très particulier. Pour autant que l'on s'en tienne, en effet, au niveau pré-objectif, c'est-à-dire au niveau d'investigation de la *Zustandslehre* et non de la *Gegenstandslehre*, la teneur ne peut pas être conçue comme le corrélat « objectif » de l'acte. Ce n'est pas encore une teneur objective de signification qui aurait pour ainsi dire déjà reçu le prédicat « valant » ; ce n'est pas un *objet* non sensible, mais seulement un contenu susceptible de remplir la forme « étant non sensible ». Sans un tel contenu, on ne comprendrait pas immédiatement les mots inscrits sur une feuille de papier. S'il est nécessaire de postuler un contenu non sensible, c'est précisément pour rendre compte du fait que nous avons un vécu immédiat du sens dont le contenu sensible perçu, à lui seul, ne suffit pas à rendre compte.

Si l'on se tourne à nouveau maintenant vers la position antagoniste, celle du « sensualisme hylétique », il apparaît par contraste qu'elle ne peut offrir que l'alternative suivante. 1) Soit ce qui nous est donné immédiatement est exclusivement sensible, et tout ce qui est non sensible est mis au compte d'une « mise en formes » du sensible. Partant, on ne voit pas comment expliquer la *compréhension* immédiate du *sens*, car « ce qui est simplement sensible demeure toujours incompréhensible »⁷². 2) Soit le sensible est déjà placé sous des formes qui lui confèrent une signification, mais alors, on quitte l'immédiateté propre à la compréhension du sens pré-objectif et on entre sur le terrain de la pensée objective. Dans le premier cas, on rend compte de l'immédiateté mais non de la compréhension ; dans le second, on rend compte de la compréhension mais non de son immédiateté. Évidemment, il faut toujours insister sur le fait que le sens pré-objectif, aussi longtemps qu'il n'est pas saisi à l'aide de formes objectives, demeure « indéterminé », d'où la difficulté et le paradoxe qui affectent toute la *Zustandslehre*. La seule manière d'apporter des preuves en faveur de la thèse d'un contenu non sensible, c'est de poser le problème sur le terrain objectif, donc de quitter le domaine de l'état pré-objectif

⁷¹ *Ibid.*, p. 131.

⁷² *Ibid.*, p. 134.

ou de la « protophysique »⁷³. Ce domaine, en quelque sorte, ne peut être éclairé qu'indirectement, par l'étude des objets correspondants.

Transposons donc la question dans la théorie de l'objet. Si l'on s'en tient, dans un premier temps, à la couche objective, qui est la mieux connue et celle dans laquelle la réflexion se meut le plus facilement, il semble nécessaire de distinguer deux types d'objets qui se présentent respectivement comme des objets sensibles et des objets non sensibles. L'exemple le plus fameux est sans doute celui de la mélodie : une symphonie ne se limite jamais à une suite de sons perçus ou à un simple « complexe de phénomènes acoustiques », mais, en un sens, elle *exprime* quelque chose⁷⁴. De même, quand nous parlons de la *Critique de la raison pure* de Kant, nous n'avons pas en vue une suite de caractères imprimés sur le papier et qui nous sont donnés dans la perception, mais nous entendons par là un objet non sensible, un sens théorique que nous ne percevons pas mais que nous *comprendons*. L'indépendance du sens devient d'autant plus claire si l'on prend acte de la possibilité de faire varier le « medium » sensible sans modifier le sens lui-même. Par principe, on l'a dit, les *mêmes* propositions avec les *mêmes* significations peuvent être lues ou entendues, faire l'objet d'une perception visuelle ou d'une perception auditive⁷⁵. Bien entendu, cette séparation conceptuelle ne peut en aucun cas être comprise au sens d'une séparation factuelle, comme s'il pouvait y avoir *pour nous* un objet non sensible sans contenu sensible. Le non sensible, pour être le corrélat d'un acte, a toujours besoin d'un « support sensible » et ne se manifeste à nous qu'à travers lui.

Maintenant, la question est la suivante : « Des objets non sensibles peuvent-ils se distinguer des objets sensibles seulement par leurs *formes* ? Ne devons-nous pas plutôt admettre qu'ils divergent aussi d'eux fondamentalement par leur *contenu*, donc qu'ils présentent un contenu non sensible ? »⁷⁶. La réflexion doit suivre la « voie régressive »⁷⁷ et remonter de la distinction entre des objets déjà formés à la distinction correspondante entre les *contenus*. On sait que tout objet est composé au moins d'une forme et d'un contenu ou que la dualité forme-contenu est le « minimum logique » qui rend possible la pensée d'un « objet en général ». Conformément à ce modèle, les formes sont toujours des composantes constitutives non sensibles. Partant, la distinction entre objets sensibles et objets non sensibles doit venir d'une distinction entre les contenus. Le domaine des objets se retrouve, du coup, scindé en

⁷³ *Ibid.*, p. 135.

⁷⁴ H. Rickert, « Über die Welt der Erfahrung » (1924), dans *Unmittelbarkeit und Sinndeutung*, *op. cit.*, p. 6.

⁷⁵ H. Rickert, « Die Erkenntnis der intelligibeln Welt... » (1927/29), *art. cit.*, p. 106.

⁷⁶ H. Rickert, « Die Methode der Philosophie und das Unmittelbare » (1924), *art. cit.*, p. 135.

⁷⁷ *Ibid.*, p. 136.

deux parties, celle des objets constitués par une forme non sensible et un contenu sensible, et celle des objets constitués par une forme sensible et un contenu non sensible⁷⁸. Il est nécessaire de séparer conceptuellement les contenus sensibles des contenus non sensibles, au sens où la « matière » qui nous est donnée immédiatement, avant même d'être déterminée par les formes catégorielles, ne se limite nullement à du sensible.

Cette thèse du « dualisme hylétique » pourrait faire l'objet de nombreuses remarques. Je me contenterai, pour finir, d'indiquer trois points plus particuliers de la conception rickertienne. – D'abord, à ces deux types de contenus (sensibles/non sensibles) correspondent, sur le versant « noétique » (celui des *actes*), deux types d'actes différents : les contenus sensibles sont donnés dans des actes de perception ; les contenus non sensibles sont donnés dans des actes de « compréhension » (*Verstehen*). Ces actes n'ont pas pour corrélats des objets au sens strict. Conformément au modèle de l'objet théorique en général, l'objet est nécessairement constitué par une ou des formes qui s'ajoutent au contenu et le déterminent en tant que tel ou tel. On peut parler en ce sens d'actes « non objectivants ». Par ailleurs, les actes de compréhension qui se dirigent vers les contenus non-sensibles se rapportent à eux de façon tout aussi « immédiate » que les actes de perceptions se rapportent aux contenus sensibles. Lorsque nous lisons un livre, nous ne percevons pas seulement des lettres et des mots qui se détachent sur le fond blanc de la page, mais nous comprenons *instantanément* le sens de ce que nous lisons. À côté des « états perceptibles » ou, comme on peut dire aussi, des matières pré-objectives possédant la qualité « perceptible », Rickert pose des matières pré-objectives possédant la qualité « compréhensible »⁷⁹.

Ensuite, un autre aspect important de la conception rickertienne est son anti-intellectualisme. Le compréhensible, selon Rickert, ne se réduit nullement au sens théorique qui peut être rationalité à l'aide de formes logiques, car cela reviendrait à réintroduire, au niveau pré-objectif, une forme de rationalisme ou de « théoricisme » (*Theoretizismus*)⁸⁰. Ce qui est compris immédiatement avec – et en même temps que – la perception d'un matériau sensible, ce n'est pas seulement un sens théorique (le sens d'une proposition qui peut être vraie ou fausse), mais c'est aussi, comme le montre l'exemple de la mélodie, un sens non théorique (dans ce cas : esthétique), donc un sens qui ne pourra pas être saisi par la pensée objective à l'aide de formes logiques (une mélodie n'est ni vraie ni fausse), un sens qui se dérobe en quelque sorte à la « rationalisation ». D'ailleurs, au niveau objectif non plus, la

⁷⁸ H. Rickert, « Die Erkenntnis der intelligibeln Welt... » (1927/29), *art. cit.*, p. 107.

⁷⁹ Le terme *Qualität* est employé en ce sens par Rickert lui-même, cf. H. Rickert, « Die Methode der Philosophie und das Unmittelbare » (1924), *art. cit.*, pp. 136, 138, etc.

⁸⁰ H. Rickert, « Die Erkenntnis der intelligibeln Welt... » (1927/29), *art. cit.*, p. 108.

séparation des objets compréhensibles et des objets perceptibles ne coïncide « en aucun cas », écrit Rickert, avec la séparation en objets rationnels (*i. e.* théoriques) et objets irrationnels : il y a des objets qui ne sont pas perceptibles et qui ne possèdent pas pour autant un caractère théorique⁸¹, mais qui ont un caractère éthique, esthétique, etc., bref un caractère irrationnel au sens (1).

Enfin, la thèse du « dualisme hylétique » a également d'importantes répercussions sur le clivage instauré, dans la métaphysique traditionnelle, par la « théorie des deux mondes ». En tout état de cause, la séparation entre l'« ici-bas » et l'« au-delà » ne coïncide plus avec celle entre sensible et non sensible. Contrairement à Platon, qui situait le sens compréhensible dans un arrière-monde, c'est l'« ici-bas » qui englobe à la fois du sensible et du non sensible. Il y a là deux « règnes » qui doivent être « parfaitement coordonnés » du point de vue du donné immédiat⁸². En ce sens, il n'y a plus de *mundus intelligibilis* derrière le monde sensible⁸³. La teneur du jugement étant fondée sur un contenu non sensible, elle possède, en tant qu'« objet » constitué, une « autonomie ontologique » (*ontologische Selbständigkeit*) à l'égard du monde sensible⁸⁴. Autrement dit, il est nécessaire de « constater », à l'intérieur même du « monde de l'expérience », un « dualisme ontologique » qui est antérieur à la pensée objective et qui est plus fondamental que le dualisme psycho-physique traditionnellement admis dans la théorie de l'expérience⁸⁵.

*

La « théorie des deux éléments » (forme-contenu), sur laquelle se fonde la conception badoise de la rationalité, se présente – du point de vue de l'histoire de la philosophie – à la fois comme une réécriture de la distinction kantienne entre « concept vide » et « intuition aveugle » (réécriture qui admet elle-même, on l'a vu, plusieurs variantes), et comme une double relecture du dualisme platonicien entre « sensible » et « intelligible ». La première relecture se déploie sur l'axe forme-contenu : le sensible n'est jamais qu'un contenu pour un certain ensemble de formes logiques non sensibles, qui *valent* (à savoir les formes ou les

⁸¹ *Ibid.*, p. 109.

⁸² *Ibid.*, p. 139.

⁸³ H. Rickert, *LP*, p. 187.

⁸⁴ H. Rickert, « Die Heidelberger Tradition und Kants Kritizismus » (1934), dans *Philosophische Aufsätze, op. cit.*, p. 376.

⁸⁵ *Ibid.*, p. 377. Voir aussi H. Rickert, *Grundprobleme der Philosophie. Methodologie. Ontologie, Anthropologie*, Tübingen, J.C.B. Mohr (Paul Siebeck), 1934, p. 32 : « Les objets perçus dans l'intuition sensible, d'une part, et les significations de mots qui peuvent faire l'objet d'une compréhension et non d'une perception [...], d'autre part, se trouvent dans deux domaines de l'être parfaitement différents ».

catégories de l'être au sens lotzien de l'être réel, spatio-temporel). La seconde, consiste à intégrer le dualisme platonicien à la sphère des contenus, qui se trouvent eux-mêmes divisés en contenus sensibles-perceptibles et contenus non sensibles-compréhensibles.

Comment se présentera donc, dans cette optique, le projet critique kantien d'analyse et de fondation de la connaissance – qui est aussi un projet d'autofondation du discours philosophique ? Il consistera, pour l'essentiel, à étudier le domaine des formes valantes, à le parcourir en suivant ses jointures et son articulation interne, et, d'une part, à remonter aux formes des formes (aux formes qui conditionnent le discours philosophique lui-même) et aux catégories « réflexives » les plus vides de contenu ou les plus « abstraites », d'autre part, à saisir l'ampleur du domaine contentuel – sensible et non sensible – qui est donné dans le vécu et qui sert de soubassement concret à tout l'édifice catégorial.

Arnaud Dewalque
Chargé de recherches du F.R.S.-FNRS
Université de Liège